

Note de Sophie Mazet



le cercle de la licra
réfléchir les droits de l'homme



Sophie Mazet est professeur, normalienne, agrégée d'anglais au lycée Auguste-Blanqui de Saint-Ouen. Auteur du « Manuel d'autodéfense intellectuelle » (Robert Laffont, septembre 2015).

Suite à la rencontre : « *Répondre aux théories du complot* », organisée et animée par le Cercle-Réfléchir les droits de l'homme (think tank de la Licra) lors du 48^{ème} congrès de la Licra – 11 mars 2016, au Barreau de Paris.

« Théories du complot et développement de l'esprit critique »

Les enjeux de la lutte contre le complotisme à l'école

Suite à la réflexion et au plan d'action mené par le Ministère de l'Education Nationale contre le complotisme, après la journée du 9 février intitulée « réagir face aux théories du complot », on a pu entendre des critiques de fond. Pour certains, il n'y aurait pas de problème de complotisme à l'école, et s'il y en avait un, pourquoi, au nom de quoi lutter contre des croyances auxquelles adhèrent certains élèves ? Selon les détracteurs de l'initiative ministérielle, en effet, l'école, si elle institutionnalisait la lutte contre les théories du complot, ferait preuve de dogmatisme, voire d'« ethnocentrisme »¹. Pourtant, les théories du complot sont loin d'être de simples histoires que les élèves aiment à se raconter dans la cour de récréation. Le complotisme consiste à interpréter des événements de l'histoire qui ne sont pas nécessairement liés entre eux et à en attribuer la responsabilité à un ou plusieurs groupes(s) dont l'intention serait de nuire pour servir ses/leurs intérêts. Il y aurait ainsi, pour de nombreux événements, une version « officielle » et une « vérité » que les conspirateurs prennent soin de cacher au grand public. Les groupes qui sont le plus fréquemment accusés d'être à l'origine du ou des complots peuvent être réels ou fictifs. On trouve parmi les accusés : les Juifs, les services secrets de certains pays comme les Etats-Unis, la France ou Israël, les francs-maçons, des lobbies comme l'industrie pharmaceutique, ou des groupes qui n'existent pas comme les Illuminati ou les Reptiliens humanoïdes (la liste n'est pas exhaustive). Le conspirationnisme est répandu dans la société sans distinction de groupe social, de classe sociale ou de niveau d'études. De façon logique, on retrouve également ces idées chez les jeunes.

Si on peut légitimement se demander s'il faut réellement s'alarmer de ces croyances, l'examen du contexte nous éclaire. Suite aux attentats de janvier 2015, de nombreux enseignants se sont inquiétés d'entendre certains de leurs élèves dire qu'ils ne croyaient pas à la version « officielle » des événements telle qu'elle a été relatée dans les médias.

¹ C'est ce que dit une tribune publiée dans *Libération* et signée par un groupe d'enseignants et d'anthropologues (http://www.liberation.fr/debats/2016/06/22/la-theorie-du-complot-et-les-pompiers-pyromanes_1461296), à laquelle une réponse a été faite par plusieurs chercheurs et enseignants, dont l'auteur de ces lignes : http://www.liberation.fr/debats/2016/06/30/complotisme-qui-sont-les-pompiers-pyromanes_1463173

Les théories du complot entendues en classe ont été nombreuses, ainsi que les pseudo-preuves qu'il y avait bien un complot. On a entendu dire que c'étaient les services secrets ou l'Etat français qui avait organisé les attentats dans le but de salir l'image de l'islam, de susciter une haine des musulmans dans la population française. Ceci peut s'expliquer en partie lorsque ces propos étaient tenus par des élèves de confession musulmane : il est en effet insupportable d'imaginer que des tueurs terroristes se réclament de la même religion que nous pour commettre des massacres. Ainsi, croire à un complot est peut-être plus confortable, plus facile. Un certain nombre d'enseignants ont souhaité réagir face à ce type de propos en créant dans leurs établissements des ateliers pour déconstruire les théories complotistes en analysant leur discours de manière à devenir moins crédule.

Développer son esprit critique

Dans le lycée où j'enseigne depuis 9 ans, j'ai créé en 2010 des cours d'autodéfense intellectuelle facultatifs auxquels sont invités tous les élèves qui n'ont pas cours sur ce créneau. À l'époque, j'avais été surprise par deux attitudes chez mes élèves qui semblaient incompatibles : une crédulité totale et un scepticisme total. En ce qui concerne la crédulité, j'avais tenté l'année précédente une expérience avec une classe de terminale d'un bon niveau : j'avais glissé des faux textes issus d'un journal satirique américain dans le programme, en prévenant les élèves que leur mission consistait à détecter ces faux textes. Ils n'en ont pas repéré un seul, alors qu'ils étaient pourtant avertis et que le caractère parodique était parfois outrancier. J'ai fini par comprendre pourquoi : le problème était qu'ils me faisaient confiance, et ne voyaient aucune raison de mettre en doute ce que je pouvais leur dire. Avec moi, ils avaient abdiqué leur esprit critique pour les trois heures d'anglais hebdomadaires. Par ailleurs, j'entendais parfois des collègues, notamment en sciences de la vie et de la terre, me parler de contestations de certains de leurs enseignements, comme la théorie de l'évolution. Dans ce type de cas, les élèves faisaient au contraire preuve d'un esprit critique total, puisqu'ils mettaient en doute tout ce que disait l'enseignant, alors même qu'il s'agissait de démonstrations scientifiques. Le problème m'est alors apparu clairement : ce n'était pas que mes élèves manquaient d'esprit critique, mais plutôt de méthode pour l'utiliser à bon escient. Ainsi, j'ai créé le cours d'autodéfense intellectuelle pour les aider à acquérir cette méthode qui leur faisait défaut pour s'informer ou faire face à la masse d'informations à laquelle ils sont confrontés.

Les élèves et l'information

Les élèves actuels ne sont ni plus ni moins crédules que les adultes, mais ils ont tout de même une particularité : ils sont en formation intellectuelle à une époque où internet devient le premier moyen de s'informer. Ceci pose le problème de la source. Nous ne sommes plus face à des publications dont les lignes éditoriales et orientations politiques sont connues de tous. Tout un chacun peut publier ce qu'il veut. De plus, la vidéo est désormais le moyen d'information préféré des jeunes, comme le souligne Gilles Kepel² en rappelant la date de la création de Youtube, 2005, qu'il considère comme un tournant. Au début du premier cours d'autodéfense intellectuelle, je fais remplir un questionnaire aux élèves pour savoir comment ils s'informent. En 2010, il s'agissait souvent des journaux gratuits distribués dans le métro et des chaînes d'information en continu. Puis Twitter et Facebook ont dominé, et cette année, la réponse que j'ai le plus fréquemment trouvée était Snapchat. Ces réponses semblent concorder avec l'évolution du nombre d'abonnés de ces réseaux sociaux par tranche d'âge. Une parole d'élève m'a particulièrement marquée : je leur demandais où ils allaient chercher l'information, et une jeune fille m'a répondu qu'il était inutile d'aller la chercher, car l'information venait à elle quoi qu'il arrive. Ainsi, c'est une multitude de discours informatifs ou se prétendant tels à laquelle nous faisons face sur internet.

La méthode du cours

Pour aider mes élèves à exercer leur esprit critique, j'ai tenté d'aller du général au particulier. Il fallait d'abord étudier la manière dont on peut manier les mots et les arguments dans tous types de contextes pour ensuite aborder des thèmes plus précis. L'idée était de fournir aux élèves une sorte de boîte à outils, simple et efficace, qu'ils pourraient utiliser chaque fois qu'ils feraient face à un discours dans les médias, sur internet, ou ailleurs. Je voulais les aider à examiner ces discours de façon méthodique, sans être dans l'acceptation ou le rejet total. Le cours commence donc par un travail sur les mots. Peut-on tuer avec des mots ? C'est le sujet de mon premier cours. Nous examinons les différentes manières de désigner une chose ou une personne ou un groupe de personnes. Les questions abordées touchent à la manière dont certains mots peuvent formater notre pensée.

² Gilles Kepel, *Terreur dans l'hexagone, genèse du djihad français*, Gallimard, 2015

Pour cela, je m'appuie sur les « Principes du Novlangue », qui se trouve à la fin du roman *1984* de George Orwell. Dans la dictature dont parle ce roman de science-fiction, la langue sert à provoquer une adhésion des esprits à un régime politique totalitaire. Nous examinons des cas de « Novlangue » réels : ce que Victor Klemperer a appelé la LTI, la « langue du Troisième Reich »³, destinée à répandre et consolider la haine des juifs afin de justifier l'extermination par les nazis, mais aussi les mots utilisés au Rwanda pour désigner le Tutsis et justifier le génocide de 1994. Ensuite, nous travaillons sur l'argumentation et la rhétorique, l'art de persuader. Il y a des points communs entre ces deux cours et un cours de français, à ceci près que les exemples choisis sont soit extraits de l'actualité, soit de l'histoire. Par exemple, pour la rhétorique, nous avons travaillé sur les arguments utilisés par les négationnistes pour nier la Shoah.

Mon intérêt pour ce thème était dû à une lecture que j'avais effectuée pour préparer le cours : *Denying History: Who Says the Holocaust Never Happened and Why Do They Say It?* de Michael Shermer. La manière dont l'auteur déconstruit les arguments négationnistes m'avait tout particulièrement intéressée. C'est presque par hasard que je suis tombée sur cet ouvrage, mais il a été important pour la suite. En effet, c'est en parlant de cette question qu'un élève m'a dit qu'il pensait que les attentats du 11 septembre avaient été organisés par les services secrets américains et que les juifs étaient au courant. Cela peut sembler surprenant a posteriori, mais le cours d'autodéfense intellectuelle, la première année, n'incluait pas le thème du conspirationnisme.

J'ai compris que ce problème existait en discutant avec cet élève. Cependant, deux points sont à mentionner : le premier est mon désarroi total face à l'accumulation de pseudo-arguments que ce jeune homme, qui avait manifestement passé de nombreuses heures sur internet, alignait de manière implacable. Ce désarroi est sans doute le même qui a saisi un grand nombre d'enseignants après les attentats de janvier 2015 quand ils ont été confrontés aux multiples théories du complot.

³ Victor Klemperer, *LTI, la langue du IIIème Reich*, Pocket, 2003

Le second point est l'attitude des autres élèves : ils ne manifestaient pas une adhésion massive à ce que disait le jeune homme, mais certains appuyaient ses propos sans que cet appui soit construit ou argumenté. Il m'a semblé que les camarades de ce garçon étaient indécis, mais intéressés. C'est là que j'ai compris le problème. Cet élève était totalement imperméable à toute discussion, ce que me disaient les autres (« Laissez tomber madame, vous n'arriverez jamais à le convaincre »). Mais que faire pour les indécis ? Pouvaient-ils devenir comme leur camarade ?

Que faire contre le complotisme ?

J'ai bien vite compris que mes élèves avaient raison : le jeune homme vivait dans une réalité qui lui était propre face à laquelle mes arguments ne servaient à rien. Je ne pouvais tout simplement pas enlever cette croyance de son esprit. On pourrait revenir à la première question : pourquoi voulais-je lutter contre sa croyance ? C'est parce qu'elle était assortie d'un discours de type paranoïde qui faisait des services secrets américains et des juifs les responsables des attentats de 2001, et que le discours allait pour cet élève avec la conviction que les juifs avaient un statut privilégié : c'est la fameuse antienne du « deux poids, deux mesures ». Je m'inquiétais donc du discours haineux que pouvait accompagner ces théories. Au fond, je me disais qu'il était trop tard pour cet élève, mais je me demandais que faire pour les autres.

C'est ainsi que j'ai repensé la formule du cours d'autodéfense intellectuelle pour les années suivantes. J'ai ajouté une séance thématique, puis, face à l'importance du thème et aux questions des élèves, deux séances, sur les sociétés secrètes, les complots et les théories du complot. Ces séances fonctionnent plutôt bien pour plusieurs raisons. La première est que travailler sur ce thème m'a poussée à me documenter en profondeur sur l'histoire des groupes qui sont régulièrement accusés de comploter.

Cela suffit parfois à endiguer certains préjugés. Mais le point essentiel est que ces séances ont lieu à la fin du cours d'autodéfense intellectuelle, lorsque les élèves ont déjà la maîtrise des outils qui les aident à exercer leur esprit critique. Ils ont compris que ces outils pouvaient être utilisés face à n'importe quel type de discours.

Par exemple, l'argument d'autorité est une arme de persuasion que nous analysons dans des discours de type publicitaire ou médiatique. Il est ensuite plus facile de l'identifier quand des théoriciens du complot souhaitant « rouvrir le dossier du 11 septembre » se prévalent du soutien d'ingénieurs, d'architectes, de pilotes et même d'un prix Nobel (il s'agit de Dario Fo, prix Nobel...de littérature). Les élèves voient facilement que les armes rhétoriques sont les mêmes, peu importe le discours.

Les résultats et les limites

Les résultats obtenus sont extrêmement difficiles à quantifier. La satisfaction des élèves et le fait qu'ils reviennent, si elle est satisfaisante pour un enseignant, n'est pas un indicateur précis. Néanmoins, les observations des élèves ayant suivi le cours sont toujours intéressantes. Ils se disent plus alertes, plus à même de contrer certains discours. Il faut garder à l'esprit que le seul levier contre les théories du complot est probablement parmi les indécis : ceux qui n'ont pas encore basculé. On peut espérer qu'en apprenant à muscler leur esprit critique, ils soient plus vigilants d'une manière générale. Quoi qu'il en soit, les théories du complot ne sont pas de petites histoires innocentes : elles sont souvent assorties de discours haineux et peuvent conduire à une vision paranoïde du monde et à un désengagement politique : si un groupe de gens tirent les ficelles du monde, à quoi bon aller voter ? Ainsi, l'école a pleinement sa place dans la lutte contre le complotisme.

Sophie Mazet

Les contenus des notes et des entretiens du Cercle de la Licra ne représentent ni les positions du Cercle de la Licra ni celles de la Licra mais nourrissent nos réflexions communes. Ils peuvent en revanche faire l'objet de propositions après discussion au sein du Bureau Exécutif de la Licra et d'un vote au Conseil Fédéral de la Licra.